MÉDECINE MILITAIRE.

NOTES

POUR SERVIR A L'HISTOIRE

DE

L'ARMÉE D'ITALIE,

Recueillies par R. DESGENETTES.

...... At nunc horrentia Martis.



A PARIS,

DE L'IMPRIMERIE DE LA Ve PANCKOUCKE,
Rue de Grenelle, faubourg St-Germain, N° 321.

NOTES

Pour servir à l'Histoire de l'Armée d'Italie.

Au commencement de 1792, le gouvernement forma dans le Midi une armée assez considérable, sous les ordres du général Montesquiou; Nîmes fut le point central du rassemblement.

Cette armée se partagea, en avril, en deux divisions, dont l'une commandée par le général en chef, en personne, se dirigea vers la Savoie qu'elle conquit, et prit depuis le nom d'armée des Alpes; l'autre, commandée d'abord par le général Charton, et bientôt après par le général d'Anselme, s'avança sur les bords du Var, et resta cantonnée ou campée jusqu'à la fin de septembre, à Antibes, à Grasse, à Vence et aux environs.

Une escadre aux ordres du contre-amiral Truguet fit des reconnaissances, le 27 et le 28 septembre, sur la côte de Nice, et sema l'alarme parmi les ennemis.

Le 29, le général d'Anselme, à la tête de 3000 hommes, passa le Var, entra dans Nice, et s'empara le même jour du fort Montalban, en chassant devant lui environ 8000 hommes de troupes réglées. Le lendemain, 30, Villefranche et son château se rendirent; ainsi nous nous trouvâmes en possession de la plus grande partie du comté de Nice.

Ce beau pays, qu'une chaîne de montagnes élevées sépare de l'Italie, en ne laissant pour moyens de communication, que quelques gorges étroites, a environ 20 lieues de long sur 10 de large (20 lieues de 25 au degré, ou 8 miriamètres 89 centimètres; 10 lieues, ou 4 miriamètres 44 centimètres); il est en partie couvert par les Alpes-Inférieures ou Maritimes, borné au levant par le Piémont et la rivière de Gênes; au midi, par la Méditerranée; au couchant, par le Var; et au nord, par le département des Basses-Alpes. La population

du comté de Nice, à l'entrée de l'armée française, était de 115 à 120,000 habitans.

Nice, sa capitale et qui lui donne son nom, située au 23e degré, 55 minutes, 30 secondes de longitude, et au 43e degré, 41 minutes, 30 secondes de latitude, méridien de Paris, à une lieue au-dessus et au levant du Var, est célèbre dans l'Europe, par la douceur de son climat

On peut la distinguer en Ville-Vieille et en Ville-Neuve. La première a environ un quart de lieue de tour : elle est bâtie sur la pente occidentale d'un rocher considérable, au sommet duquel on voit les ruines du château démoli en 1706 par le maréchal de Berwich ; ses rues sont étroites, tortueuses, sales, et obscures à cause de l'élévation des maisons ; la Ville-Neuve, au contraire, bâtie le long de la mer, et les places publiques sont belles et régulières ; le port et les constructions qui l'entourent sont agréables. Le faubourg, dit de la Croix de marbre, est aussi fort beau. La population de Nice, à notre entrée, était d'environ 24,000 habitans, et celle de son territoire, de 15,000.

Le thermomètre est à Nice, comparativement avec Paris, à 7 degrés moins de froid. Dans l'été, sa température moyenne est de 22 à 24 degrés. Cette chaleur est modérée par la brise de mer qui s'élève tous les jours à dix heures du matin, et dure jusqu'au coucher du soleil, où commence la brise de terre.

Quoique Nice ait été bâtie par les descendans des Phocéens qui fondèrent Marseille, on n'y retrouve aucuns vestiges d'antiquités ; mais à environ une demi-lieue (2 kilomètres 22 centimètres) au nord, on voit sur une colline enchantée qui conserve le nom de Cimiers, les ruines considérables et intéressantes de *Cimellæ*, colonie romaine et capitale, suivant quelques géographes, de la province des Alpes-Maritimes.

Le territoire de Nice est une belle plaine d'une lieue carrée environ (une lieue carrée, ou 20 kilomètres carrés environ), coupée par d'agréables côteaux couverts d'oliviers, d'orangers, de citroniers, de cédras, de palmiers, d'aloës, de caroubiers, de lauriers, de myrthes et de grenadiers. Une

culture bien entendue y présente encore des vignes soutenues par des figuiers, des pêchers et des amandiers ; le bled et les fèves entremêlés en planches, ornent et couvrent les champs. Ce riant paysage est terminé d'une manière imposante et sévère par trois rangs de montagnes qui s'élèvent en amphithéâtre et dont les dernières se confondent avec l'immense chaîne des Alpes couronnée presque toute l'année de neiges et de frimats.

Villefranche, à une demi-heure de marche au-dessus et à l'est de Nice, est bâtie au fond d'un golfe et au pied d'une montagne très-escarpée qui circonscrit en décroissant une rade immense.

Sa crête orientale se termine par un isthme qui forme l'agréable péninsule de Saint-Hospice qui est triangulaire, et sur l'un des angles de laquelle s'élève le phare de Villefranche qui se fait apercevoir au loin sur la mer. La crête occidentale sépare le territoire de Nice de celui de Villefranche, c'est sur son point le plus élevé qu'est assis le célèbre fort Montalban.

Villefranche est très-mal bâtie ; mais indépendamment du château, l'on trouve au couchant des établissemens et des édifices consacrés à la marine et d'un assez beau style, tels que la Darse, un bassin de construction, l'arsenal, la corderie, les casernes et l'ancien hôpital militaire.

La population de Villefranche est d'environ, 3000 habitans, presque tous marins de profession.

Du mois d'avril à celui de septembre inclusivement, il y eut peu de malades à cause la belle saison, de l'abondance et de l'excellente qualité des subsistances, de l'ardeur, de la bonne tenue et du peu de fatigue des troupes. Les volontaires étaient d'ailleurs presque tous tirés des départemens du Midi, ou de ceux qui les avoisinent ; plusieurs bataillons venaient même de se former dans celui où ils commençaient la campagne, et les troupes de ligne étaient acclimatées par un séjour suffisant dans les mêmes contrées.

Au rapport des médecins alors chargés du service, les mois d'avril, mai et juin ne présentèrent que quelques fièvres intermittentes. A ces maladies se joignirent seulement en juillet, août, septembre, des diarrhées qui n'eurent aucun des caractères essentiels de la dyssenterie.

Les malades furent reçus dans l'ancien hôpital militaire et sédentaire d'Antibes, et dans deux autres formés à Grasse, et un quatrième à Vence.

Dans la nuit du 30 septembre au 1er octobre, les pluies d'automne commencèrent et grossirent tellement le Var, qu'il sortit de son lit, et ferma le passage au corps de l'armée qui devait se porter sur Nice.

Les vents contraires éloignèrent également l'escadre qui se porta sur les îles d'Hyères et le golfe Juan.

Ici s'ouvre une suite de campagnes pénibles et actives.

Le 17 octobre, un corps de 6000 hommes s'embarqua sur une escadre composée de neuf vaisseaux de ligne, trois frégates et six corvettes. Le contre-amiral Truguet, après plusieurs jours de navigation, arrive à la hauteur d'Oneille. Un canot parlementaire, envoyé pour porter une proclamation, est assailli de coups de fusil au moment où il touche le rivage; ceux qui le montent sont presque tous tués ou blessés; à l'instant même l'escadre commence de toute son artillerie un feu continu qui foudroie la ville et protége le débarquement des troupes; le pillage est ordonné; dès qu'il est terminé, on livre la ville aux flammes, et elle n'échappe à une entière destruction, que par la précipitation d'une trop juste vengeance qui ne calcula pas que tous les rez-de-chaussées qui sont voûtés, devaient arrêter l'incendie.

Le 22, l'ennemi fut attaqué et chassé de Berra, à trois heures au-dessus de Nice, où il s'était avancé.

Notre avant-garde, repoussée de Sospello, fut secourue, reprit ce poste important le 19 novembre, et l'évacua volontairement le 24 pour se reployer sur l'Escarenne.

L'ennemi, fort de 4000 hommes, soutenu par un nombre égal resté dans Sospello, vint camper entre ces deux postes, sur le col de Braous : il y fut attaqué le 30 et poursuivi jusque dans Sospello. La difficulté d'approvisionner les troupes, faute de moyens de transport, l'impossibilité de poursuivre l'ennemi sur les montagnes couvertes de neige, le manque d'habits, de souliers et d'effets de campement, engagèrent à retourner à l'Escarenne.

Il n'est pas indifférent de rappeler que l'on construisit sur le Var, près de son embouchure et à la hauteur du village de Saint-Laurent, un pont de bois qui embrassait toute la largeur du fleuve. Dans les guerres précédentes, on avait pratiqué la même chose; mais à la paix, on avait toujours détruit, par une clause des traités, ce moyen de communication.

Les commissaires envoyés par la Convention nationale à l'armée du Var, suspendirent le 27 décembre, le général d'Anselme, et le remplacèrent provisoirement par le général Brunet: le général Biron vint peu de tems après prendre le commandement de l'armée du Var qui ne fut plus connue que sous le nom d'armée d'Italie.

L'avant-garde, extrêmement fatiguée, fut relevée par la garnison d'Antibes, et cette attention prévint beaucoup de maladies.

Ce fut aussi en décembre que le contre-amiral Latouche ayant pris, par ordre du Conseil exécutif, une division de dix vaisseaux dans l'armée navale de la Méditerranée, arriva devant Naples le 16, et obtint du roi des Deux-Siciles, la réparation la plus authentique de ses démarches passées, et des explications sur sa conduite future, qui auraient dû être le gage d'une paix plus durable.

Le 8 janvier 1793, plusieurs bataillons de volontaires, réunis sous le nom de phalange marseillaise, et commandés par le général d'Hilaire-Chanvert, s'embarquèrent à Villefranche, sur des bâtimens de transport escortés par des vaisseaux de guerre, et firent voile vers la Corse; là, ils se réunirent à des troupes de ligne, et formèrent un corps d'environ 6000 hommes, destiné sous les ordres du général Casabianca, à faire, de concert avec une escadre commandée par le contre-amiral Truguet, une descente en Sardaigne.

Après avoir essuyé sur mer les plus mauvais tems, et avoir couru les plus grands dangers, les troupes de terre joignirent l'escadre dans le golfe de Cagliari, au commencement de février, et le débarquement s'effectua le 14, sous la protection de trois frégates.

On a su dans le tems que le désordre se mit tellement dans

nos colonnes, qu'elles se fusillèrent réciproquement dans les ténèbres de la nuit. La mer devenue furieuse peu après le débarquement, ne permettait plus de tirer de l'escadre les approvisionnemens et les autres secours nécessaires ; on n'avait pris des vivres que pour trois jours, et on était sans tentes et autres effets de campemens ; l'état de la mer isolait encore les troupes descendues à terre et formant le corps de l'armée, d'une division destinée à une contre-attaque.

Le 16, une tempête affreuse mit dans le plus grand danger les bâtimens de transport, trois frégates furent démâtées ou désemparées ; le vaisseau de guerre *le Léopard* échoua : la plus grande partie des chaloupes, des barques et des canots de l'escadre coulèrent à fond ; deux bâtimens eurent aussi le malheur d'être jetés sur la côte, et ils furent brûlés par les Sardes qui noyèrent ou massacrèrent impitoyablement leurs équipages.

Toutes ces contrariétés et ces funestes événemens forcèrent à renoncer à la poursuite d'une expédition contre laquelle tous les élémens paraissaient conjurés, et l'on parvint enfin à rembarquer les troupes le 19 et le 20, après avoir perdu environ 300 hommes par les fatigues, le froid, la faim, le fer et le feu.

Le 14 février, un corps de troupes austro-sardes, de 2000 hommes, qui menaçait les postes en avant de Nice, fut attaqué lui-même dans Sospello, et repoussé malgré une défense opiniâtre.

Le 29, le général en chef fit attaquer tous les postes de la droite des ennemis, depuis Entrevaux jusqu'à Sospello, pour essayer de les chasser du comté de Nice.

Le même jour on s'empara des hauteurs du col de Negro, de Tourette, de Revel, de Teudon, de Luceran et de Villao.

L'armée continua sa marche le lendemain, 1er de mars, chassa l'ennemi de poste en poste jusque sur les rives de la Vésubia, et le força à évacuer Lantousca.

Le 2 mars, le poste formidable de Belvedere fut emporté, et les ennemis furent encore chassés de ceux de Notre-Dame-des-Miracles et d'Utel.

Une proclamation des commissaires de la Convention nationale, du 7 mars, annonça le décret qui prononçait la réunion du comté de Nice et de la principauté de Monaco, sous le nom de département des Alpes-Maritimes.

Ce petit état situé au levant et à quatre lieues (1 myriamètre 78 centimètres) de Nice, avait environ deux lieues de longueur sur trois quarts de lieue de largeur (89 centièmes de myriamètres sur 33 centièmes.) Il compte deux villes, Monaco, Menton et le village de Roquebrune. Sa population est d'environ 7000 habitans.

Monaco, désigné chez les anciens sous le nom de *Portus Herculis Monœci*, est une petite ville fortifiée et agréable, dont la population est d'environ douze cents habitans. Elle est bâtie sur un rocher qui s'avance dans la mer, et elle en est presque environnée. Au levant et sous les murs, on trouve un port naturel, mais peu sûr et peu fréquenté. Monaco, exposé à tous les vents qui se disputent l'empire de la mer, est cependant abrité au nord par la montagne et le village de la Turbie, où l'on voit les ruines d'un arc de triomphe élevé en l'honneur d'Auguste.

Roquebrune est un village peu remarquable situé dans les terres entre Monaco et Menton.

Cette dernière ville dont la mer baigne les murs, est dans une position très-agréable. A une petite distance au levant, et le long du rivage, on voit des masses imposantes de rochers de cette belle teinte chaude et rougeâtre que l'on retrouve quelquefois dans les tableaux des grands paysagistes. Au couchant, sont les vastes et délicieux jardins de Carnolet, jolie maison de plaisance des princes de Monaco. La végétation est la même que dans les environs de Nice ; les orangers, les citroniers et les cédras sont encore plus multipliés à Menton. La population de cette ville est de 4500 à 5000 habitans. Les femmes y sont d'une beauté remarquable, et on reconnaît dans leurs ajustemens, un reste de cette simplicité antique si favorable au développement des graces.

Dans ce semestre qui s'étend du 1er octobre au mois de mars inclusivement, il y eut beaucoup plus de maladies que

dans le précédent. L'automne est à la vérité une belle saison ; et peut-être la plus généralement salubre dans le comté de Nice, surtout dans le voisinage de la mer ; mais une grande portion de l'armée, ainsi qu'on le voit par l'exposition rapide des opérations militaires, en était déjà éloignée, et occupait des postes où elle souffrit de bonne heure l'intempérie du ciel ; de sorte qu'il y eut pour elle une transition presque sans nuances du déclin de l'été à un hiver rigoureux. Cette dernière saison fut constamment nébuleuse, froide et humide ; l'armée éprouva des fatigues continuelles sur terre et sur mer ; la mauvaise qualité des subsistances, leur petite quantité, leur manque absolu dans quelques occasions, la nudité des troupes, tout concourut à développer des maladies nombreuses. Aux inflammations telles que les angines, les ophtalmies, les pleurésies, les péripneumonies qui paraissent ordinairement dans l'hiver ; et en particulier aux rhumatismes aigus, il se joignit une affection catharrale dont on trouvera ci-après l'histoire détaillée, parce qu'elle se prolongea dans le printems où j'eus occasion de l'observer et de la traiter.

A cette époque, les malades étaient reçus dans de grands hôpitaux établis à Nice, Villefranche et l'ancien hôpital de Monaco, ainsi que ceux placés au-delà du Var, et dont il a déjà été parlé, à l'exception de celui des ci-devant cordeliers de Grasse, qui fut supprimé à cause de son insalubrilité reconnue.

Je passai le printems à Grasse : cette ville, située au 24° 36′ 5″ de longitude, et 43° , 39′ 25″ de latitude, est bâtie sur le penchant d'une colline abritée au nord par une chaîne de montagnes. L'intérieur de Grasse est escarpé, sale et laid ; mais le territoire est beau, fertile et peuplé ; les oliviers, les orangers et les arbres fruitiers de toute espèce y sont abondans. On y cultive avec profusion, pour le commerce de la parfumerie, des rosiers, des jasmins, des cassis, des tubéreuses dont l'odeur jointe à celle de la lavande, du thim et du serpolet qui couvrent les campagnes, embaume l'air, surtout dans le printems. Des lieux élevés au midi et particulièrement d'un agréable cours planté de micocouliers, la vue plonge sur un

riche et beau bassin à l'extrémité duquel on découvre les îles Marguerites ou de Lérins, et Saint-Honorat et le golfe de la Napoule. Au haut de la ville, naît une source d'eau vive aussi forte que Vaucluse, et qui se divise en deux branches ; l'une se porte dans un bassin qui sert de lavoir public, et au sortir de là, elle met en mouvement environ cent moulins à huile ou à blé, et vivifie également une cinquantaine de tanneries ; l'autre branche fournit des eaux à près de soixante fontaines ; et réunie ensuite au bas de la ville, avec la première branche, elles fournissent de concert à l'arrosage de nombreux jardins et d'immenses prairies qui se fauchent trois fois dans l'année. Les eaux sont si bien distribuées, qu'après avoir parcouru deux milles, elles sont entièrement consommées. Cette source, dont les bienfaits enrichissent le sol qu'elle parcourt, offre une eau continuellement limpide et pure ; dans l'été, elle est fraîche comme la glace ; et l'hiver, elle est tempérée.

Grasse est sans cesse battue par des vents de terre ou de mer, et c'est ce qui en fait la salubrité. Les vents du sud-est et sud-ouest, qui soufflèrent dans le printems de 1793, ammenèrent souvent des pluies auxquelles on est accoutumé dans cette saison.

L'hôpital militaire était placé au-dessous et au midi de la ville, dans un ancien couvent de capucins, lieu bas et humide où il y avait pourtant quelques bonnes salles. On pouvait y recevoir cent cinquante malades. Le directoire du district avait la police de cet établissement, et son procureur-syndic y exerçait, conjointement avec deux commissaires de la société populaire, une surveillance utile, active et éclairée.

N'oublions point ici de faire sentir combien l'intervention d'administrateurs municipaux est économique pour le trésor public, avantageuse pour les habitans du pays qu'ils représentent, et conservatrice des soldats qui séjournent dans nos hôpitaux. C'est peut-être le seul moyen qui reste pour arrêter ces exorbitantes et ruineuses réquisitions que se sont permis tant de fois, au milieu de la France même ou sur ses frontières, les surveillans et les agens des administrations militaires, presque toujours plus ou moins liés d'intérêt, sans que les malades aient

jamais retiré aucun profit de leurs illicites et honteux bénéfices.

Il faut se rappeler que l'hiver précédent avait été froid, nébuleux et humide ; que les troupes avaient beaucoup souffert dans cette saison, soit dans les montagnes, soit pendant leur navigation dans les mois reconnus par les marins, pour les plus rigoureux dans la Méditerranée ; soit enfin dans leurs diverses expéditions. Ces circonstances ont beaucoup influé sur les maladies du printems, qui ont été en quelque sorte une suite, ou, pour mieux dire, une prolongation de celles de l'hiver. De ce nombre, est la maladie catharrale, que je vais décrire, et à laquelle on peut assigner pour cause, la transition subite du chaud au froid, et assez fréquemment l'usage journalier de l'eau de neige fondue pour boisson.

Cette affection catharrale s'est présentée sous différentes formes, et avec plus ou moins d'intensité. Chez quelques militaires, et ceux-là étaient les plus robustes, ou ceux qui avaient essuyé le moins de fatigues, elle s'est prononcée comme un catharre simple avec plus ou moins de fièvre. Quand il y avait une inflammation bien déterminée, la saignée, les boissons rafraîchissantes et légèrement diaphorétiques, suffisaient assez généralement pour amener un état favorable de relâchement et de moiteur à la peau. Quelquefois on était obligé d'en venir aux vésicatoires et à un émétique en lavage.

Chez d'autres, l'humeur catharrale se portait avec des élancemens sur la tête, et en particulier sur les membranes qui tapissent la bouche, l'arrière-bouche, les narines, sur les amygdales et les autres glandes répandues dans ces parties qui s'engorgeaient et se tuméfiaient. L'humeur se déposait presque constamment sur les gencives qui s'enflaient, s'ulcéraient et donnaient une suppuration souvent ichoreuse et toujours très-fétide ; la portion des dents ordinairement recouverte par les gencives, les alvéoles même étaient en partie dénudées ; souvent on voyait aussi des ulcères dans l'intérieur de la bouche, surtout aux environs de l'ouverture du conduit salivaire, et sur les bords de la langue même. Les malades réduits à cet état, qui durait plusieurs semaines, arrivaient des avant-postes dans les hôpitaux, sous la dénomination impropre de scorbutiques.

Cette erreur s'accrédita suffisamment pour exciter dans la suite la sollicitude du ministre de la guerre, qui demanda des renseignemens précis sur cet objet ; mais le C. Lorentz, premier médecin de l'armée et praticien tres-distingué, prouva jusqu'à l'évidence, que l'on n'avait jamais observé dans les malades dont il est question, aucun des symptômes caractéristiques qui se développent régulièrement et successivement dans le scorbut. Lorsque l'on essaya le traitement employé d'ordinaire dans cette maladie, car il ne faut pas dissimuler qu'il le fut, il causa dans les parties ulcérées une inflammation vive qui en fit bientôt sentir les dangers. Le gargarisme anti-scorbutique du formulaire pharmaceutique de nos hôpitaux militaires, dans lequel entre l'esprit ardent de cochléaria, suffisait pour produire cet effet ; On ne conserva donc rien du traitement anti-scorbutique, que le régime végétal, et on se contenta d'un gargarisme de décoction d'orge avec un peu de vinaigre, et du suc de limon, comme détersif des ulcères des gencives et de l'intérieur de la bouche. D'abondantes salivations, d'un caractère assez bénin et peu dépravées, ont souvent annoncé une terminaison avantageuse de la maladie ; mais aussi, dans des cas, pourtant infiniment rares, on a vu ces salivations devenues sanieuses et d'une fétidité insupportable, accompagner une fonte générale des humeurs, qui amenait rapidement la mort. Ceux qui terminèrent ainsi leur vie étaient vraiment scorbutiques, soit prédisposition naturelle, ou acquise et développée dans un air froid et humide, parce qu'ils furent couverts de pétèchies et qu'ils eurent de fréquentes hémorragies séreuses, ichoreuses et putrides.

D'autrefois, l'humeur catharrale se répandait sur les organes de la déglutition, et en gênait les fonctions ; mais telle est l'intime connexion de ces organes et de ceux de la respiration, qu'ils paraissent plus souvent attaqués ensemble que séparément. Ainsi donc, pour parler d'une manière plus générale, cette humeur, portée sur la cavité de la poitrine, a produit fréquemment des péripneumonies qui ont cédé facilement aux anti-phlogistiques, suivis des incisifs tels que l'oxymel simple, ou scillitique, et l'oxide d'antimoine sulphuré rouge à petites

doses répétées. Il fallait beaucoup de réserve et de prudence dans l'administration des purgatifs, pour des raisons qui seront déduites en parlant de la dyssenterie qui domina pendant l'été.

J'extrais ici, comme je le ferai souvent, quelques articles de ma correspondance, et quoique je m'aperçoive bien en les transcrivant que plusieurs n'ont qu'un intérêt local, cependant il serait possible qu'on en fît ailleurs, et dans des circonstances à peu près pareilles, une utile application.

Le 9 avril 1793 (an 2 de la République française), j'écrivais de Grasse, au premier médecin de l'armée, au quartier-général de Nice :

« Il est très-urgent de vous prévenir qu'au mépris des réglemens, on évacue tous les jours, sur notre hôpital, des galeux, sans qu'ils aient d'autre maladie.

» Si l'on ne forme pas promptement, au centre de l'armée, un établissement spécial, il est à craindre que la portion des troupes qui passera dans les hôpitaux, ne contracte toute entière la gale.

» Les maladies vénériennes, assez communes, demandent aussi un établissement particulier. »

M'étant rendu le 11 du même mois dans les prisons ordinaires de la ville, d'après la réquisition qui m'avait été faite par le procureur-syndic, au nom du directoire du district de Grasse, pour visiter un matelot du département de Toulon, détenu et poursuivi pour cause de désertion, je fis le même jour un rapport tendant à obtenir que ce marin fût transféré dans l'hôpital militaire, et je profitai de cette occasion pour rendre compte au directoire de l'insalubrité de la prison qui était angustiée et mal aérée ; les alimens étaient de la plus mauvaise qualité, et les détenus n'avaient pas même de la paille.

J'écrivis le 17 au premier médecin : « Je vous préviens qu'une évacuation inattendue faite d'Antibes et de Vence, sur notre hôpital, a porté hier 16, le nombre des malades, à près de 250, ce qui est hors de proportion avec l'étendue du local, les fournitures et les secours de tous les genres. »

Voici l'une des premières fois que je parle des évacuations irrégulières, j'aurai trop souvent à revenir sur cet abus créé par

des erreurs de calculs administratifs ; ainsi l'ineptie, car je n'ose encore en ce moment accuser qu'elle, est souvent aussi fatale aux hommes, que la plus malveillante perversité.

Je déterminai au commencement de mai, le directoire du district, à faire faire à l'hôpital quelques réparations, et à percer quelques ouvertures indispensables pour l'entretien de la salubrité.

A peu près dans le même tems, je prévins cette autorité que les entrepreneurs de montures pour le transport des malades, en trafiquaient publiquement sur les routes, dans les rues et les places de la ville, aux environs et jusques dans les salles de l'hôpital ; ils rachetaient 40 ou 50 sols la course de leurs montures que la commune payait 9 liv., et les volontaires séduits par l'appât de ce léger bénéfice, entreprenaient à pied, et souvent au péril de leur vie, une marche de six ou sept heures, sur un terrain montueux et très-difficile. Je fis passer copie de mes représentations au ministre de la guerre.

L'observation suivante me paraît présenter quelqu'intérêt :

Un jeune musicien du 51e régiment d'infanterie (ci-devant la Sarre) convalescent d'une péripneumonie, gagna la gale ; il la fit disparaître promptement par l'application d'une pommade qu'il acheta d'un vieux soldat, possesseur de plusieurs secrets. Bientôt il se manifesta un mouvement de fluxion sur la poitrine ; pour détourner promptement cette métastase, et reporter vers la peau l'afflux des humeurs, je fis porter au malade la chemise et je le fis coucher dans les draps d'un galeux ; l'éruption scabieuse reparut ; je la favorisai par l'usage des diaphorétiques ; la poitrine se dégagea et le malade guérit.

On reçut à l'hôpital, pendant le mois de mai, beaucoup de recrues qui se rendaient à l'armée. La plupart eurent des fièvres quotidiennes, des synoques simples, des fièvres exanthématiques, et quelques fièvres intermittentes, maladies toutes assez communes dans cette saison, qui ne fut point pour les recrues précédée d'un hiver rigoureux. Je ne puis taire que la presque totalité des nombreux nostalgiques ne fut guidée par des sentimens peu honorables, puisqu'ils avouaient leur répugnance pour la profession des armes, et ne craignaient pas

de faire des offres pécuniaires pour obtenir des certificats de congé.

Il n'est point indifférent d'observer que tandis que les militaires appartenant aux corps de ligne, tels que ceux des régimens nº 2 (chasseurs Corses), nº 28 (du Maine), nº 42 (de Limousin), 50 (de Hainault) 51 (la Sarre), 70 (de Medoc), etc., et des bataillons de volontaires de la Haute-Garonne, de l'Hérault, du Var et de Martignes, donnaient dans les hôpitaux l'exemple de la discipline et d'un prompt retour à leurs drapeaux, après la guérison, la phalange désignée depuis dans l'armée sous le nom peu flatteur de *fange marseillaise*, donnait partout le signal du mécontentement, du désordre et même de la désertion.

J'ai pourtant à produire un exemple de nostalgie bien caractérisée et observée dans un marseillais âgé de 18 à 20 ans. Il appartenait à une compagnie franche d'élite et d'une élégante tenue, qui s'était proposé pour modèle le régiment de chasseurs nº 2, et dont la conduite aux champs de l'honneur répondit à une si noble émulation. Le jeune homme dont il s'agit, se sentit atteint, au milieu des camps, d'un penchant secret vers la solitude ; là, il nourissait plus librement le souvenir du toît paternel, et des plaisirs qui l'avaient environné et de ceux auxquels son cœur s'était arraché ; dégoûté de tout, il n'éprouvait que faiblement le besoin des alimens. Des songes qui reproduisaient vivement au milieu des nuits les affections habituelles du jour, troublèrent d'abord et firent bientôt disparaître le sommeil. Une langueur accompagnée d'œdématie, d'anxiété et de quelques mouvemens fébriles, me firent craindre une fièvre lente. L'ulcération des gencives, des douleurs qui allèrent en croissant d'abord dans les articulations, ensuite dans la continuité des membres, enfin des pétéchies répandues sur différentes parties du corps, et en particulier sur les jambes, manisfestèrent le scorbut. La mélancolie, comme cause ou comme effet, allait toujours en augmentant, et le malade n'avait plus qu'une seule pensée ; ses yeux restaient attachés tout le jour avec langueur sur le portrait de sa maîtresse, suspendu à son col, et il l'offrait